

L'Écueil de nos jours

Sylvie Parthenay

L'Écueil de nos jours

InLibroVeritas

*« J'envoyai mon âme
à travers l'Invisible
pour y apprendre à épeler
la langue de l'au-delà,
et lorsque mon âme revint
elle me répondit :
Je suis moi-même
le Ciel et l'Enfer »*

Omar Khayyam

Réveil

C'était une jolie femme. Pas un mannequin, pas une pin up mais une jolie femme. De cette beauté tendre, presque désuète. Un charme hors du temps. Quelque chose de fragile. Quelque chose de doux.

Fred, l'interne, venait d'exécuter les gestes professionnels dont il avait l'habitude. Que pouvait-il faire d'autre ? Juste la regarder dormir. De toute manière, il n'avait jamais le temps de discuter réellement avec les malades. Trop de travail. Un je-ne-sais-quoi de rassurant ou, simplement, avoir l'impression de s'occuper de ses patients, s'exprimait quand même à travers deux ou trois mots échangés avec eux. Mais avec elle, jolie Sally, ce n'était pas évident. Ce n'était pas évident de parler à quelqu'un perdu dans un autre monde. Fred se sentait gêné.

Il alla entrebâiller la fenêtre. L'air était lourd. Peut-être voulait-il chasser cette impression de gaucherie ? Peut-être voulait-il se donner quelques secondes de répit auprès de Sally pour trouver ce qui aurait pu soudain, précipiter l'hypothétique réveil d'une poupée de cire figée dans son présent, oblitérant passé et avenir. Il revint vers elle à pas feutrés. C'était stupide ! Comme si elle pouvait l'entendre ou être surprise par sa présence ! Pourquoi préserver le silence absolu de la chambre ? Il ne savait pas au juste. Après une hésitation, il s'assit au bord du

L'Écueil de nos jours

lit, dédaignant la chaise juste à côté. Il caressa légèrement la main inerte de la jeune femme.

Il fallait obtenir un contact plus franc. Les doigts étaient fins, les ongles bien entretenus, en somme une main très féminine. Fred joignit ses deux mains à lui en forme de prière et couvrit avec elles, la petite main droite de Sally, protégeant la perle délicate en train de naître au sein d'un berceau de nacre.

– Bonjour, Sally !

Ses mots avaient un son étrange. Ils dérangent l'atmosphère. Fred était subjugué par sa propre voix. Il secoua la tête. C'était un mauvais départ. Cependant, il semblait avoir ouvert une brèche dans l'air presque solide. Les mots pouvaient maintenant s'articuler clairement, faire reculer le silence.

– Alors, tu ne veux pas revenir vers nous. C'est bien dommage si tu pars pour toujours.

Il attira la petite main vers son visage. Il ne savait pas s'il voulait la poser sur sa joue ou faire un petit baiser dessus. En étirant le bras, la couverture et le drap retombèrent de côté, laissant entrevoir la chaude poitrine. Ce qui tenait lieu de chemise de nuit était, en fait, l'espèce de bavette de toile dure dont on revêtait les opérés en chirurgie. L'un des pans avait glissé des épaules fraîches, découvrant à l'œil libertin, un joli sein laiteux.

Sally. Il l'avait appelée Sally car personne ne savait qui elle était. Elle avait voulu sauter d'un pont pour en finir. Voilà.

Sally était peut-être pudique. Sally ne devait pas être une femme qui se promenait les seins nus sur la plage. Fred pensa qu'il devait respecter cela et entreprit maladroitement de remonter la chemise. Au

Réveil

frôlement de son avant-bras puis de son coude afin de soulever un peu la manche, il sentit le téton rose se froncer de bonne humeur, redressant le merveilleux globe de toute une fierté de femme.

– Et tu as voulu te suicider, hein ! Alors que tu es la vie même.

Fred interpellait Sally, il attendait une réponse.

Il baissa les paupières et haussa les épaules. Il se rassit au bord du lit. Il était si las. Le café, les comprimés d'amphétamine et autres subterfuges contre la fatigue ne faisaient plus d'effet. Sur le coin de son œil, une touche liquide, limpide s'invitait impromptu, se traçant un chemin jusqu'au contour de son menton viril agréablement signé d'une fossette. Là, où une goutte salée puis une autre se transformaient en larmes d'homme.

Il reprit la petite main de Sally dans la sienne et la serra très fort.

– Si tu te réveilles, je t'emmènerai voir ce que je connais de plus beau : le jardin de roses de ma mère. Elle nous a quittés, papa et moi. Il y a bien longtemps. Depuis, je m'occupe de ce coin du parc très spécial qui entoure la maison de ma jeunesse. Tu dois lui ressembler, à ma mère. Tu as fait la même chose qu'elle. À l'époque, j'étais un petit garçon et je n'ai rien pu tenter pour la retenir. Aujourd'hui, tu ne voudrais pas me faire le même coup, hein !

Une clarté, qui semblait aussi inopportune que sa voix, se faufila à travers les carreaux vitrés de la chambre. L'attraction du vide et la gravité de l'air toléraient de mauvaise grâce la nouvelle intruse, cette fois-ci faite de lumière et non plus de son.

– Avec le temps, je suis devenu un très bon jardinier, continua Fred de sa voix la plus douce. Je ne

L'Écueil de nos jours

le dis à personne parce que cela fait « gnangnan » pour un macho de s'occuper de fleurettes. Dis-moi, de quelle couleur aimerais-tu ton jardin ? Rose, bleu, blanc ? Rouge ?

Il avait plu toute la journée. Un ciel bas recouvrant l'horizon à perte de vue, avait obscurci le paysage, cette terre d'ordinaire assoiffée, craquelée et inondée de soleil. Entre deux fleurs géantes gonflées de coton moelleux se profilait un arc-en-ciel. Il tremblotait, évanescent, ses couleurs délavées par l'insistance des averses. Sa courbe se dessinait jusqu'aux rebords de la fenêtre. En prisme, le vitrage accommodant relayait l'effet d'optique. C'était un bouquet d'eau et de pastels, envoyé par l'Inter Flora du Ciel et déposé délicatement entre les mains sages de Sally.

La respiration régulière de la jeune femme cadencait le mouvement des aiguilles sur le cadran d'une horloge invisible qui aurait pu appartenir à un monde parallèle régi par ses propres lois. Fred ressentait ce décalage persistant avec l'atmosphère, avec son rythme à lui, avec sa propre notion du temps qui passe.

– J'ensemencerais une parcelle rien que pour toi, affirma-t-il, si tu me dis ta couleur préférée, petite Sally. Oui, j'ensemencerais une parcelle rien que pour toi, tout près de cette si belle propriété que possède mon père.

*

Je me promène en longeant une haie épaisse de lauriers. La grive vient y faire son nid chaque printemps. Le sol, lourd et sablonneux, garde la

Réveil

fraîcheur du matin... Je passe des heures à me lier aux arbustes avec mes yeux, avec mes mains... Le toucher... L'odorat... Plus loin, un muret abrite une plate-bande de violettes si rares de nos jours. Je continue ma promenade et je cueille les fleurs de lavande. Elles parfumeront les armoires emplies de draps blancs, rudes, en cotonnade sans concession.

Depuis la mer, l'aire paraît désertique... Poursuivant les caprices du vent, j'aperçois une riche et belle demeure... Elle comporte une fabuleuse terrasse tandis que le reste du jardin s'agrément de portiques à la mode antique... Des niches décorées de sculptures... Je m'assieds sur un banc en pierre rongé de racines entrelacées... Ce petit banc suggère le repos.

Je découvre soudain la croissance sauvage des sous-bois et la taille géante atteinte par les cyprès. Ils recouvrent, en fait, l'architecture magnifique du palais. Je ris. De mon imagination fertile j'ai recréé le passé... Je remercie les grands arbres chargés de monter la garde. Ils préservent et protègent les vieilles ruines. Ils masquent les dégâts dus à l'abandon et à la négligence des hommes.

Ce parc devait être un cadre parfait pour de grands et fastueux banquets princiers ou bien encore pour des spectacles nocturnes. J'entends le chuintement léger des bassins, là-bas ... Canaux et fontaines...

L'eau, devenue capricieuse, se précipite et cascade entre les cailloux polis par l'érosion... Elle éclabousse... Je débouche sur des allées de verdure bordées d'arbres et de buissons taillés... tantôt elles forment des gloriottes recouvertes de treilles, de lierre... tantôt l'azur se déploie...

L'Écueil de nos jours

Par terre, je trouve des morceaux éclatés de pots en faïence majolique jadis ornés de dessins et de couleurs vives, à la signature des armoiries d'une riche famille. Et je me compare à la belle romaine qui adoucit son corps par des bains de lait d'ânesse, des huiles végétales aux vertus apaisantes. Je voudrais lisser mes joues et ma poitrine d'onguents de marjolaine ou de menthe sauvage. Croiser un regard d'homme avec ses grands yeux à la fois matures et juvéniles, pour qu'il pose sa tête au creux de mes vallées...

Fais-moi... un joli jardin blanc, symbole absolu de la pureté de l'amour. Dansez, véroniques, magnolias, muguets, asperulas et roses translucides ! Les fleurs blanches se nuancent parfois en crème ou en rose, parfois brillantes ou mates. Elles adoucissent les éclats trop froids du blanc immaculé. Enivre-moi d'essences suaves, capiteuses, de jasmin orangé et de chèvrefeuille !

Un jardin blanc pour illuminer les parties sombres de ma vie que je n'arrive pas à oublier. Des découvertes successives, au gré du chemin, de notes raffinées, charmant en demi-teinte, la belle endormie baptisée « Sally » par le doux prince.

Fais-moi... un joli jardin bleu, la plus immatérielle, la plus mouvante et la plus profonde des couleurs. Le jardin bleu s'évapore. Les plantes paraissent légères, irréelles. Elles sommeillent profondément. Cueille les iris, la sauge azurée, les lilas de Perse, les primevères, l'héliotrope et les petits pois de senteurs !

Fais-moi... un joli jardin rouge. Couleur rouge... agressive comme la conscience qui ne me laisse pas en paix... qui remonte, feu sang, jusqu'à mes

Réveil

pommettes et me bat les tempes. Couleur ardente, expansive, dévorante... Camélia dans mon cœur ne me fera pas mourir... Roses rouges et œillets mignardises, pommiers en fleurs... cyclamens de Naples... Vous peuplez mes nuits et envahissez le jour. Vous me faites mal.

Tu es le jardinier...

Je suis prisonnière...

Il faut arracher les liens...

*

Fred a sursauté.

Il était resté quelques minutes, dilettante, à observer les paupières soyeuses et la jolie bouche fraise pâle aux lèvres inanimées.

La petite main, contre toute attente, au chaud dans sa paume à lui, s'est agrippée sur son pouce, les ongles rentrés dans la chair.

Un battement de cils, une respiration plus forte. Un papillon vient de battre des ailes à la clarté de l'aube.

– Bonjour, mademoiselle ! Je m'appelle Fred. Vous êtes à l'hôpital.

Les petites lèvres exsangues remuent un peu comme celles des poupées qui parlent et que l'on achète aux petites filles.

Fred se penche. Il faut saisir ce que dit le souffle pratiquement imperceptible.

– Rouge, dit le souffle. Rouge...

Les Ecueils

Réveil	7
Je hisserai la grand voile	17
Brasilia	33
Le dernier été	49
« Rémini-sens »	79
La maison de Pierre	91
« A tire-d'elle »	105
Souffle de mer	127

Conformément aux conventions internationales relatives à la propriété intellectuelle, cette oeuvre est protégée. Le titulaire des droits autorise :

Licence Creative Commons by-nc-nd

Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale –
Pas de Modification 2.0 France

Vous êtes libres : de reproduire, distribuer et communiquer cette création au public

Selon les conditions suivantes :

Paternité : vous devez citer le nom de l'auteur original.

Pas d'Utilisation Commerciale : vous n'avez pas le droit d'utiliser cette création à des fins commerciales.

Pas de Modification : vous n'avez pas le droit de modifier, de transformer ou d'adapter cette création.

A chaque réutilisation ou distribution, vous devez faire apparaître clairement aux autres les conditions contractuelles de mise à disposition de cette création. Chacune de ces conditions peut être levée si vous obtenez l'autorisation du titulaire des droits.

